

**« Destins croisés »**

*GADA Lydia*

Qui sommes-nous ? D’où est-ce qu’on vient ? Connaissons-nous vraiment nos origines, notre identité ? Complexes sont les réponses à ces questions, pourtant cette notion est si importante pour chacun d’entre nous. Chaque individu voulant s’affirmer, doit réclamer son identité, la revendiquer. Plus de sept milliards d’âmes sur terre. Certaines vivent en paix, d’autres agonisent, et d’autre part, il y a celles qui se perdent, qui se renient puis meurent dans l’oubli. Il y a également celles qui passent leurs journées à affronter la vérité. Des âmes torturées et perturbées en quête de leur personnalité, leur identité. La vie n’est qu’une sorte de course poursuite haletante, on doit savoir ce que nous sommes et ce que sont les autres. Ne pas nous fondre dans la masse pour ne pas être que l’ombre d’une autre personne qu’on a rencontré ou côtoyé. Que devons-nous faire ? Vivre dans un monde qui s’évertue et se perdre ? Ou se battre pour rester soi-même ; ne pas devenir n’importe qui et triompher sur cette bataille qui n’a pas de fin ? Le choix est très vite fait, du moins, pour la majorité ! L’identité c’est notre famille, notre langue, notre pays, nos traditions et us, notre culture et religion. Des éléments qui nous permettent de nous construire et d’acquérir un statut social et une stabilité psychologique. Aller vivre dans un autre pays ne doit jamais affecter notre identité. Certains essaient d’oublier le passé, d’aller de l’avant, apaiser un chagrin. Ceci est tout naturel jusqu’à ce qu’on passe à côté de ce qu’on doit être. Tenter d’oublier des événements traumatisants qui nous ont ébranlés ne doit en aucun cas être synonyme d’acculturation. Mais combien ont compris cela ? D’une manière ou d’une autre, chacun contribue à la perte d’identité de l’autre. Quel gâchis !

Je m’appelle Sonya. J’ai dix-huit ans. Cela fait maintenant plus de trente ans que mes parents vivent en France. Originaire d’Algérie, mon père a fui le pays à l’âge de seize ans. Sans diplôme et sans expérience, il se retrouve dans un pays inconnu, sans famille, sans amis et sans argent. Qu’est-ce qu’un adolescent peut faire en terre étrangère ? Si ce n’est que se perdre. Un vieil homme de son village, l’ayant rencontré par hasard, l’avait hébergé chez lui pendant un bout de temps. Il a donc commencé à travailler dans des chantiers, à se vouer tout entier à son travail. Mon père commençait à se construire une nouvelle vie, loin de la misère qu’il avait laissée derrière lui, en Algérie. A l’âge de vingt-six ans, il devint patron de son propre restaurant. Il avait l’âge de se marier. Sa mère lui parla d’une fille d’un village voisin, en Kabylie, une fille de bonne famille. C’était ma mère. N’ayant jamais fréquenté l’école, elle s’est vu mettre la bague au doigt à un âge précoce. Elle se retrouva dans les bras d’un inconnu et dans un pays qu’elle ne connaissait point. Ma mère est devenue femme soumise à mon géniteur qui n’accordait d’importance qu’à son travail. Deux années après leur mariage, est né mon frère aîné. Mes parents étaient heureux. Ma mère s’occupait de tout à la maison. Elle faisait figure de servante à mon père. Elle ne s’en plaignait pas, je me demande d’ailleurs pourquoi. Grâce à son travail dans la restauration, mon père a pu agrandir la maison, acheter une voiture. Le bonheur de tout homme dans un pays étranger. Cela ne saura durer, hélas. Une mauvaise nouvelle vint bouleverser son quotidien, sa vie. La terrible nouvelle tomba : son père, mon grand-père que je n’ai jamais connu, s’était donné la mort. Très jeune. Mon père regagna le pays pour l’enterrement. Il y resta plus de quarante jours. C’était dans les traditions ; quand quelqu’un décède, on l’enterre, et quarante jours de deuil plus tard, une tombe lui sera construite. Il laissa ma mère, enceinte, ainsi que mon frère sans nouvelles, sans revenus. Prise de panique, ma mère sans prévenir personne, et qui prévenir ?, tenta de trouver du travail pour subvenir aux besoins de mon frère après que mon père les a volontairement, ou non, laissés livrés à eux-mêmes. Une entreprise de recyclage décida de lui donner une chance. Toutefois, elle n’arrivait pas à s’intégrer. En dehors du foyer, ma mère était perdue face au monde qui l’entourait. Elle n’avait aucune connaissance en la langue de son pays d’accueil. Ce fut un échec. L’entreprise ne l’avait pas embauchée. Ma mère n’était pas déçue, elle savait que ses compétences en communication avec autrui étaient restreintes. Elle se résigna alors à rester à la maison, à prier pour que son mari revienne afin de les nourrir, elle et mon frère. Un jour, elle eut l’idée de se rendre au restaurant de mon père, qui se trouvait non loin de la maison. Elle n’y trouva qu’un cuisiner, une serveuse et cinq clients fidèles amis du patron. Mon père n’avait laissé aucune consigne avant son départ. Ce fut la catastrophe. Les serveurs avaient ôté leurs tabliers, les habitués avaient déserté les lieux. Ma mère décida donc de reprendre ce commerce. Ce fut le déclic. Chaque matin, elle se réveillait très tôt pour s’y rendre. Elle y faisait le ménage et se mettait derrière les fourneaux. Sa spécialité était la cuisine du « pays ». Elle comprit alors pourquoi sa mère insistait sur le fait qu’une femme doit pertinemment savoir manier les ustensiles de cuisine. C’était sa routine. Elle avait réussi à reconquérir quelques clients par sa savoureuse cuisine orientale. Elle s’en vantait, elle était même fière d’elle d’avoir réussi à accomplir cet exploit. Toute bonne chose a toujours sa fin. Après plusieurs semaines d’absence, mon père était de retour. Ce fut alors la descente aux enfers pour lui, pour ma mère et pour toute la famille. Il était méconnaissable. La perte de son père était, pour lui, une épreuve insurmontable. Il sombra dans l’alcool. Ayant découvert que ma mère avait pris soin de redémarrer son commerce, il se jeta sur elle. Elle ouvrit les yeux sur un lit d’hôpital. Des points de suture sur le visage et une fausse couche. C’était le comble. La haine avait aveuglé mon père. Mais quelle haine ? Il s’en prenait au monde entier. Il développa un complexe par rapport au travail qu’accomplissait ma mère à sa place. Il renia ses origines, commença à se comporter, à réfléchir, à parler comme un français. Sa vie se résumait à sortir faire la virée des bars, tous les soirs, mener une vie de bohème, se défouler sur le corps impuissant de ma mère. Cela dura pendant plus de sept ans. Entre temps, ma mère mit au monde deux filles. Mes grandes sœurs. Avant et après chaque accouchement, mon père s’attendrissait, mais cela ne dura jamais. Ma mère s’était habituée à cette vie minable. Mais au fond d’elle, un regret la rongeait : elle se disait que si elle avait fait des études, tout ce scénario n’aurait jamais eu lieu. Cependant, elle avait un objectif en tête : réussir à s’intégrer dans cette société et se forger une nouvelle personnalité. Mais se forger une autre personnalité reviendrait à lâcher son identité, ses principes et devenir quelqu’un d’autre. Mes parents avaient décidé d’oublier leur histoire, leur pays, leurs parents. Ce n’était probablement pas prémédité ; ce sont les circonstances de la vie, disaient-ils.

Je suis née et j’ai grandi dans une famille déchirée, entre perte d’origines, haine, coups et violence. Aujourd’hui, ma mère travaille dans une société de nettoyage. Elle gagne bien sa vie. Elle garda quand même une trace de son identité : sa langue. Sa langue maternelle qu’elle mélange tout le temps avec la langue française. Quant à mon père, il ne l’utilise que pour insulter. Il dit que « ça le fait mieux ». Mes parents ne nous ont rien transmis. Rien appris quant à notre vraie identité, notre langue d’origine, nos grands-parents et nos vraies traditions. Ils ont tous deux détruit ce qui devrait être notre fierté. Ils ont failli à leur devoir. Mon père se perd. Il ne rend plus visite à sa famille en Algérie. Il a abandonné sa mère, ses sœurs. Son regret aujourd’hui ? C’est le fait de se rappeler que sur son lit de mort, sa mère voulait le voir, une dernière fois. Ce n’est qu’une fois après l’avoir vue six pieds sous terre qu’il avait compris qu’il en avait gâché des vies ! La sienne, celle de sa femme, de ses enfants et celle de sa mère qui n’avaient que son prénom en bouche sur son lit de mort. La culpabilité le rongeait. Un nouveau prétexte pour replonger dans les méandres de l’alcool, à arrêter son travail et confier le restaurant à mon frère.

Autant que je m’en souvienne, ma destination de voyage à chaque été, c’est l’Algérie. Mon pays natal. Et pourtant, je ne m’y retrouve pas du tout. Je me sens étrangère parmi mes cousins. Je ne saurais prononcer un seul mot en arabe ou en kabyle. Est-ce ma faute ? J’ai grandi dans une famille qui a coupé le cordon ombilical avec ses origines. Une famille qui a perdu son identité dans un autre pays. Il ne faut pas m’en vouloir. Ma mère n’a pas fait d’études, elle était soumise à mon père, elle ne maitrisait ni le français ni sa langue maternelle. Mon père n’a jamais été présent. Il nous fuit comme on fuit la peste. Est-ce par peur de lire de la colère et de la déception dans nos yeux ? Ou, est-ce par lâcheté ? Je ne saurais répondre. Mais le deuxième cas de figure semble le plus approprié. Ce dont j’ai conscience, c’est qu’en me retrouvant en Algérie, on me dit « émigrée », et quand je me retrouve en France, on me dit également « immigrée ». Je me retrouve coincée entre deux continents, déchirée entre deux modes de vie, deux cultures, sans identité. Des images hantent ma mémoire. Je garde des souvenirs qui me font honte. Avec ma grand-mère maternelle, qui ne comprend pas le français, c’est à chaque fois la guerre à la maison. Je me souviens d’une journée où mon oncle était présent avec nous, ma grand-mère s’adressait à moi. Comme je n’y comprenais rien, il s’est porté volontaire et commença à me traduire ses propos. Je devais être heureuse, mais il le faisait de travers. En l’espace d’un moment, j’étais la risée de la maison.

* Sonya !! Tu as compris ce que ta mamie te dit ?
* Non ! On peut m’expliquer ? Elle a l’air de vouloir m’arracher la tête !
* Elle dit que tu ressembles à une ogresse avec tes cheveux en bataille !
* Noooon !! Pourquoi elle dit cela ? Je ne lui ai pourtant rien fait…

J’ai haussé le ton devant cette vieille dame rangée par la maladie, Alzheimer. L’incompréhension régnait. Ainsi se déroulaient mes journées pendant mes vacances chez elle. On se moque de moi, de ma façon de m’exprimer, de ma manière de répondre. On m’imitait en rigolant. Est-ce ma faute ? Une fois de plus, je ne le pense pas. Dans des moments pareils, je lis de la déception dans les yeux de ma mère. Comme un air qui voulait dire « désolée ». Oui maman, tu peux être désolée. Tu ne peux pas imaginer à quel point ta négligence a affecté ma vie.

J’erre contre mon gré entre deux cultures que je n’arrive pas à assembler. Je suis Algérienne sur mes papiers et Française dans ma tête. Que voulez-vous que j’y fasse ? Vous pouvez dire que vous souffrez, mais je ne pense pas qu’il y a pire souffrance que la perte de son identité. J’ai compris ce que sont les autres, mais moi je n’arrive pas à trouver issue à mon malheur. J’ai longtemps couru, sans savoir où j’allais, sans me questionner sur l’objectif que je visais. Sur cette route trépidante, je ne cesse de trébucher, de tomber, de me relever mais, au final, je ne suis qu’usée et déçue. En France comme en Algérie, on me dit que j’ai renié celle que je devais être. Ils doivent savoir que l’âme humaine est une machine assez bizarre, un assemblage de réglages très complexes et d’une profondeur étonnante. Je ne pourrais dire que je me suis reniée, mais que je me cherche toujours, j’essaie de me découvrir, de chercher la paix et la trouver. J’ai compris que c’est malheureux de s’égarer, de perdre son chemin. Avec le temps, j’ai saisi l’importance de l’identité, de la personnalité. On m’a dévié de mon chemin et j’ai perdu toute raison d’avancer. Ma vie n’est qu’une suite de scènes tragiques. Mais les tragédies font partie de la vie. Mes parents avaient baissé les bras très vite, ils ont choisi la facilité. Moi, je ne vais pas refaire les mêmes erreurs, je vais me battre. Je ne vais pas me laisser abattre parce que je suis malheureuse. Je m’accroche tant bien que mal, malgré ce vide qui m’assaille tous les jours. Ce chagrin, ce manque, cette douleur feront toujours partie de moi, de ma vie. Tout comme la peur, la maladie et le mal-être. Vous savez, toutes ces sensations sont là non pas pour me freiner, mais pour me dire qu’un jour, les choses s’arrangeront et que la cause en vaut vraiment le coup. Je continuerai à me battre. Depuis dix-huit ans, je vis dans une maison en feu, personne pour l’éteindre, pas d’échappatoire. Il y a même ceux qui, au lieu de jeter de l’eau, rajoutent de la poudre pour que les flammes prennent davantage d’ampleur et provoquent plus de dégâts. L’espoir est là, même si minime mais il existe. Il y a une fenêtre, une issue tout en haut par laquelle je peux voir dehors. Même si les flemmes consument la maison et que je suis prise au piège, je réussirais à m’en sortir indemne. Je n’en sortirai que grandie avec une maturité qui me permettra d’être fière de mon parcours, de ma vie, de ma bataille. Dois-je en vouloir à mes parents de m’avoir laissée trimer seule ? Ou dois-je avancer et me reconstruire ? Le chemin est semé d’embuches, mais ma volonté, ma détermination seront mes armes dans cette bataille sans fin.

Nous vivons dans une société moderne, où aucun secret ne peut rester sans être découvert. Absolument rien ne peut être caché. On vit dans une sorte de bal masqué, tout le monde y cache sa véritable nature, son véritable visage. Puis un jour, pris par un flux, le masque tombe. Les vrais visages apparaissent. Les plus futés arrêtent le jeu et retrouvent leur identité. D’autres, bien au contraire, pris par l’ambiance et les enjeux, se laissent emporter et s’oublient. On se retrouve alors dans des ténèbres sans nom. Mais toute cette cruauté et cette haine qui surgissent à tout bout de champ, d’où viennent-elles ? Elles se sont invitées dans nos vies à notre insu ? Ou sommes-nous partis délibérément à leur rencontre ? Pourquoi mettre des enfants au monde puis les jeter dans le chaos ? Ils font les jeunes soldats au milieu d’un champ de bataille, entourés par l’ennemi et sans armes pour se défendre. On espère secrètement, tout au fond de nous, qu’ils regagnent leurs maisons sains et saufs, mais nous savons très bien que certains y resteront, qu’ils n’y reviendront jamais. Il ne faut pas s’étonner parce qu’ils auront perdu leur voie. Ce n’est pas de leur faute, on les a enveloppé et englouti vivants dans ces ténèbres. Ces ténèbres ont été crées par vous. Il y a des moments où chacun d’entre nous se retrouve à la croisée des chemins. La peur, le doute s’accrochent à nous. On ne sait plus quelle direction prendre. Vous savez cette phrase qui dit qu’une seule décision peut changer le cours de toute une existence ? Face à l’inconnu, dans l’obscurité, beaucoup d’entre nous préfèrent rebrousser chemin. Faire demi-tour est la meilleure chose à faire. Cependant, il existe ceux qui se frayent un chemin, s’accrochent à leurs principes et réussissent à franchir le point d’arrivée. Dans chaque âme humaine existe la personne que l’on voudrait devenir. Quelque part, très loin ou tout près, au pied d’une montagne ou de l’autre côté de la rive. La confiance, la foi, l’effort et la détermination doivent être nos alliés pour nous construire ou nous reconstruire. Car rien n’est jamais perdu, l’espoir fait vivre.

Alors même si vous sentez que votre vie part à la dérive, dans ce moment précis, il faut choisir sa voie. Battez-vous pour rester sur le bon chemin, la personne qui est en vous doit être mise en évidence et dire qui vous êtes. Garder et revendiquer son identité est une gloire pour chacun d’entre nous. Il faut se résoudre à tracer une seule route et ne suivre que cette direction. Ainsi, vous ne serez pas hantés par les conséquences désastreuses qu’une erreur de parcours aurait pu provoquer en vous, en vos proches ou en vos enfants. Notre passage sur terre n’est qu’éphémère. Faites en sorte que votre vie ait un impact sur le monde. Cherchez-vous si vous pensez que vous êtes devenus une personne étrangère. N’essayez pas d’échapper à votre destinée, affrontez vos erreurs. Inculquez à vos enfants les vraies valeurs : l’importance de l’identité, le respect de soi-même et d’autrui. N’oubliez jamais que vous, en tant que parents, avez un pouvoir certain sur eux, même si certains font tout pour y échapper. Vous pouvez influencer leurs pensées, leurs sentiments, leurs émotions. Faites en sorte que, même au bout du monde, ce lien ne soit jamais défait. Oui, vous pouvez marquer le monde, laisser votre trace et enfin vous reposer en paix, heureux d’avoir triomphé sur la vie. Ne vous sous-estimez jamais, car un homme, oui un seul, peut changer plusieurs vies.